

SITUATIONS PASTORALES ET AGROPASTORALES DANS LE SAHEL NIGERIEN

La zone sahélienne, au sens large, s'étend de l'isohyète 100 mm au nord, à l'isohyète 500 mm au sud ; elle concerne 50 % de la superficie du Niger et couvre environ 640 000 km² ; le reste du pays est occupé au nord par le désert (44 %) et au sud par une étroite frange soudanienne (6 %). C'est le plus sahélien des États francophones puisque le Mali (40 %), la Mauritanie (39 %), le Tchad (32 %), le Sénégal (27 %) et le Burkina Faso (7 %) possèdent un domaine sahélien moins étendu (cf. Boudet, 1974).

Le cadre socio-historique

Il est difficile au Niger de séparer populations sahéliennes et non sahéliennes tant elles sont intimement mêlées. Depuis des siècles, éleveurs et paysans ont pratiqué une cohabitation souvent faite de luttes armées, de coups de mains, mais aussi d'échanges et de services rendus réciproques entre sociétés économiquement complémentaires.

Il faut rappeler brièvement que le Niger a connu l'influence de nombreux empires et États sur la plus grande partie de son territoire au cours de périodes successives. Dès le VII^e siècle, le Songhay, le long du Niger, le Kanem, sur les bords du lac Tchad, constituent aux deux extrémités Ouest et Est des empires qui, au cours des siècles, étendent leur influence vers le nord, jusqu'à l'Aïr pour le premier, vers les oasis du Kawaïr pour le second. Le Kanem est supplanté par l'empire du Bornou sur ses marges occidentales au XV^e siècle, alors que le Songhay atteint son apogée et succède à l'empire du Mali déclinant au Soudan central. À la même époque, le sultanat de l'Aïr se fixe à Agadez, alors que les États haoussa émergent des deux côtés de l'actuelle frontière Niger-Nigeria. Un mouvement islamique rayonne vers la fin du XVIII^e siècle à partir de Sokoto et, sous la conduite d'Ousman dan Fodio, exerce son influence sur le Niger jusqu'à Agadez.

C'est dans ce cadre historique, brièvement évoqué, que les populations d'éleveurs et de paysans se sont mises en place.

Les populations paysannes

Les populations pour lesquelles l'agriculture est l'activité principale peuvent être groupées en trois grands ensembles ethno-linguistiques, en se basant sur les langues nationales officiellement reconnues. Au-delà de diversités d'origine, d'histoires variées, de migrations répétées, le critère linguistique donne seul la clef d'une classification pertinente.

À l'ouest, les **Zarma-songhay** qui constituent environ 22 % de la population du Niger, occupent la partie du pays située à l'ouest d'une ligne Filingué-Gaya. En raison de leur culture et de leur parlers qui relèvent d'une même famille. On a pris l'habitude de les regrouper bien que leurs territoires soient séparés, les Songhay se trouvant à l'ouest des **Zarma**, ceux-ci débordant sur le Mali et le Burkina Faso.

Au centre du pays, les **Haoussas**, unis par une langue commune, rassemblent plus de la moitié (56 %) de la population du pays. Ce groupe, d'origine très hétéroclite, s'est constitué par des arrivées successives de populations venues de l'ouest, du nord et de l'est qui se sont mêlées aux populations autochtones formant ainsi une série d'États (Gobir, Katsina, Damagaram) à pouvoir centralisé. Cette importante communauté nigérienne occupe les régions les plus densément peuplées (plus de 50 habitants au km² dans de nombreux arrondissements).

Les Haoussas du Niger se rattachent à un vaste ensemble dont le centre de gravité (démographique et économique) se trouve au Nigeria. Grâce à leur dynamisme commercial, ils ont diffusé la langue haoussa bien au-delà des régions qu'ils occupent.

Les **Kanouris** (4,3 % de l'ensemble nigérien) constituent le volet oriental du monde paysan dans une région infiniment moins peuplée (au-dessous de 5 habitants au km² dans beaucoup d'arrondissements); ils font également partie d'un ensemble culturel qui déborde au Nigeria et très peu au Tchad.

Les éleveurs

Au Niger, les éleveurs se rattachent essentiellement à deux grands groupes, les **Peuls** et les **Touaregs** (Kel Tamajeq). Ces deux communautés à tradition pastorale possèdent chacune, comme les paysannes, une langue reconnue officiellement sur le plan national.

Les **Peuls**, d'après ce critère linguistique, représentent 8,5 % de la population. S'ils sont partout présents, sauf peut-être dans les oasis du Djado et du Kawaïr, ils ne sont majoritaires dans aucune région ou dans aucun arrondissement. Ils participent à cette occupation diffuse de l'espace comme dans toute l'Afrique sahélo-soudanienne, du Sénégal au Soudan ou en République Centrafricaine. Ils pratiquent une très grande mobilité, qui peut prendre la forme d'un mouvement migratoire par étapes, ou bien qui s'apparente à une fuite devant la chute brutale du potentiel fourrager ou devant toute difficulté qu'ils jugent insurmontable. Cette mobilité, au cours des récentes années, leur a parfois fait quitter leurs parcours habituels dans une nouvelle diaspora tous azimuts, qui s'écarte de la voie traditionnelle d'ouest en est.

Il faut distinguer, chez ces Peuls sahéliens du Niger, les éleveurs exclusifs, qui vivent le plus souvent au nord des lieux où les agropasteurs exercent leurs activités ; ces derniers présentent des situations très variées, en constante évolution où la part relative des activités pastorales et agricoles est souvent mouvante.

Les éleveurs nomades, appelés le plus généralement Bororo par l'administration comme par de nombreux auteurs, se dénomment eux-mêmes **Wodaabes** : tandis qu'à l'est du Damergou on a coutume de les appeler **Anagamba**, en adoptant la terminologie Kanouri. À ces deux ensembles, qui en fait n'en constituent qu'un, on peut ajouter sur leurs marges orientales et occidentales les **Abore** venus récemment du Nigeria dans la région de Mainé Soroa du Djelgodjii aux confins du Burkina Faso et du Mali, les uns et les autres ayant quelques activités agricoles, malgré leurs traditions pastorales prédominantes.

Les Wodaabes constituent donc l'essentiel des Peuls nomades : ce sont des éleveurs résistants à l'Islam, vivant en petites communautés sans organisation politique centralisée, sous la conduite d'un *ardo*, autant guide que chef du petit groupe familial. Les Wodaabes qui ont émigré du Bornou par des voies diverses, se sont regroupés au Niger pour constituer deux lignages maximaux, les **Alijam** et les **Degereji**, dont les ancêtres éponymes sont supposés avoir été des frères. Chacun d'eux comprend un nombre variable de lignages primaires (Bi-Koro'en, Bi-Hama'en... Njapto'en, Jijiru) qui descendaient d'un ancêtre commun. Les Degereji se sont arrêtés en majorité dans l'Ader, les Alijam au Damergou (12). Ils sont arrivés au Niger par étapes successives, ayant quitté l'émirat de Kano à l'est et celui de Sokoto à l'ouest. Les Wodaabes se sont progressivement infiltrés en zone pastorale du Niger, en effectuant des mouvements par étapes, déjà évoqués, et appelés par Dupiré (11) "transhumance-migration". C'est "un déplacement lent et saccadé de forme amiboïde : le groupe abandonne ses pâturages de saison sèche et adopte son secteur de déplacement d'hivernage pour y passer les saisons sèches suivantes ; la migration est le résultat de modifications successives de ce type apportées dans ces déplacements saisonniers."

Pendant la saison sèche les Wodaabes sont dispersés sur de nombreux points d'eau, éloignés les uns des autres. Lorsque les pluies arrivent, les campements font mouvement vers les premiers trous d'eau, avant de se rassembler autour des mares et de l'herbe nouvelle pour leur grand regroupement annuel (*worso*) ; l'amplitude des mouvements n'est pas très importante et ne dépasse que rarement 40 à 50 km à l'intérieur d'une aire annuelle de nomadisation. Les Wodaabes Gojanko'en de l'arrondissement de Tchintabaraden, par exemple, qui passent la saison sèche au nord des falaises de l'Ader, aux environs de Douroum, se déplacent en saison des pluies vers la vallée du Tadi à une cinquantaine de kilomètres vers le nord. Il s'agit donc d'un nomadisme d'une assez faible ampleur qui joue sur les ressources en eau et en fourrage permettant de plus ou moins fortes concentrations de bétail : de la mare en saison des pluies et au cours des mois suivants, parfois jusqu'en décembre ou janvier, on passe aux puisards alimentés par les nappes superficielles de décembre à février, puis aux puits profonds et aux stations de pompage, à partir de mars jusqu'au retour des pluies.

Très grossièrement, les principales régions d'implantation des Peuls Wodaabes peuvent, d'ouest en est, être ainsi circonscrites : au nord du Dallol Bosso dans la région d'Abala près de la frontière malienne ; dans une aire comprise entre Dakoro, Aderbissinat, In Gall et Douroum, avec une petite excroissance aux environs de Tchirozerine au nord d'Agadez ; dans le Damergou au nord de Tanout ; enfin tout à l'est dans le Manga. Les migrations des Wodaabes en zone pastorale nord sahélienne — il faudrait plutôt parler d'infiltrations — sont relativement récentes : elles se sont amorcées il y a une cinquantaine d'années.

Les agropasteurs occupent l'espace sud sahélien et il est difficile de faire la part de leurs activités respectives qui varient dans le temps et souvent s'équilibrent dans des proportions variables au sein d'une même fraction. Chez les Peuls de l'arrondissement de Birni-n-Koni que Dupiré (1972 : 18) qualifie de semi-nomades, on rencontre tous les cas de figure : des groupes d'agropasteurs chez lesquels vieillards et adultes cultivent, alors que les jeunes conduisent les troupeaux ; des fractions nomades à l'exception d'un chef fixé sur ses champs ; d'autres où coexistent agropasteurs et purs nomades ; enfin les fractions qui restent vouées au nomadisme pastoral exclusif. Des observations analogues peuvent être faites chez les Peuls du Dallol Bosso avec des éleveurs dont les troupeaux doivent être éloignés des zones cultivées pendant la saison des pluies, alors que les veaux et un troupeau laitier restent au village.

Presque partout présents au Niger, avec un élevage à dominance bovin, les Peuls manifestent toujours leur particularisme dans un comportement (*pulaaku*) qui les unit au-delà de leurs différences économiques. Parmi ces dénominateurs communs, l'institution de solidarité de la "vache attachée" (*habbanae*), permet de reconstituer un troupeau disparu. "Le prêteur emprunte simplement son emprunteur à amener une des génisses, de trois ans en général, jusqu'à ce que celle-ci ait vêlé de une à trois fois, selon les clauses préalablement établies. Ces produits appartiennent à l'emprunteur qui ramènera la vache après le sevrage du dernier veau" (Dupiré, 1962, p. 137). Ces contrats existent avec des variantes suivant les régions "ce sont les vaches prêtées selon la tradition qui nous rassemblent tous et qui nous lient entre nous" et même plus, "un *bodaado* qui n'a pas de bêtes prêtées dans son troupeau, même s'il a beaucoup de bêtes à lui, n'est pas un homme heureux. C'est un homme seul..." (15).

ROPASTORALES

RIEN

Les **Touaregs** ou plutôt les **Kel Tamajeq**, comme ils se nomment eux-mêmes selon un critère linguistique, constituent un groupe d'égale importance (8 %). Contrairement aux Peuls, ils sont majoritaires dans toutes les régions pastorales faiblement peuplées et occupent un espace délimité de la manière suivante : les régions occidentale et centrale du Niger, à l'ouest d'une ligne joignant la bordure orientale de l'Aïr à Gouré. Les Touaregs du Niger qui s'inscrivent dans un large ensemble en Libye, en Algérie, au Mali et au Burkina Faso constituent la communauté nationale la plus importante par rapport à la population totale de l'État où ils vivent, en nombre absolu comme en pourcentage.

Les Touaregs nigériens appartiennent à plusieurs ensembles politiques traditionnels (*ettebel*), qui forment autant de pièces du puzzle tamajeq. Avant d'en démonter les pièces, on peut diviser les Touaregs en deux rameaux majeurs : celui de l'ouest qui comprend ceux qui utilisent la tente en peaux et celui de l'est qui groupe les usagers de la tente en nattes. La limite entre les deux domaines suit un tracé nord-sud qui va de la frontière algérienne à celle du Nigeria en passant par l'ouest d'In Gall et en s'infléchissant vers l'ouest, au sud de Tâhoua. Cette ligne sépare en gros les Touaregs issus de l'Algérie (Ahaggar) et du Mali (Menaka, Adrar des Ifoghas), de ceux originaires de l'Aïr.

Les Touaregs, comme les Peuls, se divisent en plusieurs groupes : certains sont nomades et pratiquent exclusivement l'élevage ; d'autres sont insérés dans une économie pastorale et fixés dans des villages ou dans des campements voisins de leurs champs ou de leurs jardins ; d'autres, enfin, ajoutent un volet caravanier à leurs activités, ce qui leur donne des revenus plus variés, tirés de ces trois sources. Ces Touaregs, à vocation caravanière, font partie au Niger des **Kel Aïr** au sens large, c'est-à-dire ceux vivant encore dans le massif (les **Kel Owey**), ou ceux qui ont abandonné l'Aïr (les **Kel Geress**) et migré vers le sud, tout en conservant cette tradition de commerce caravanier.

Les éleveurs exclusifs occupent en général des terrains impropres aux cultures pluviales, situées au nord de ceux des agropasteurs. Les Kel Owey de l'Aïr constituent l'exception, puisqu'ils peuvent pratiquer une agriculture irriguée grâce aux nappes d'interflux à faible profondeur, présentes dans les principales vallées du sud du massif. Les "confédérations" touaregues, groupées sous un *ettebel*, dominaient autrefois, pour les plus importantes d'entre elles, un espace joignant les marges du Sahara aux zones de cultures pluviales, ce qui leur permettait de maîtriser des régions complémentaires essentiellement pastorales, mais également agricoles : souvent les champs étaient cultivés au sud par des paysans, sur lesquels les éleveurs prélevaient une part de la récolte, et par des agropasteurs touaregs cultivant en partie pour leurs suzerains guerriers. Aujourd'hui, chacun cultive à son propre profit, mais, à l'intérieur de cet espace, les éleveurs et leurs troupeaux effectuent des déplacements qui les conduisent en saison des pluies vers des pâturages herbacés, riches mais éphémères, et vers des sources, puits ou forages dont les eaux minéralisées ont été à l'origine du nom de "cure salée" donnée à ces déplacements.

Si l'on veut faire un tableau des éleveurs touaregs du Niger, on s'aperçoit que tous ceux qui se trouvent dans les départements de l'ouest (Niamey et Dosso) ont perdu leur mobilité et sont insérés dans une économie agropastorale. Les déplacements de leurs troupeaux sont de plus en plus contrariés et limités par l'extension des surfaces cultivées et par la présence de Fontières qui les coupent des parcours de saison des pluies. Ceux vivant sur la rive droite du fleuve, dans l'arrondissement de Téra, n'envoient plus leurs troupeaux vers Tesit au Mali. Quant aux Touaregs vivant sur l'autre rive, au nord d'Ayorou, ils constituent un rameau nigérien de la confédération des **Iwellemmeden Kel Atoram**, centré autour de Ménaka au Mali. Ces Touaregs nigériens, qui vivent en saison sèche à proximité de la frontière, ont été amputés de leurs parcours de saison des pluies et des terres salées sahariennes (Sehen, Bardar) situés au nord de Ménaka. La frontière politique a coupé un écosystème à zones d'exploitation complémentaire. Dès lors les **Tarabanat** et autres tribus touaregues restent confinés avec leurs troupeaux autour des mares dont les bords sont souvent colonisés par des champs.

Plus à l'est, les **Iwellemmeden Kel Denneg**, avec leurs innombrables tribus, occupent un territoire qui, sans l'obstacle d'une frontière, va de la zone agricole à la zone désertique selon un transect sud-nord. Chaque tribu, chaque famille effectue de petits déplacements autour de quelques points d'eau méridionaux pendant les 9 à 10 mois de la saison sèche. En saison des pluies, la région vers laquelle convergent les éleveurs est pour tous la même, avec bien entendu quelques variantes à l'intérieur de la zone d'accueil, connue pour ses fameuses sources des Tegidda (Tegidda-n-tesemt, T.-n.adrar, T.-n-tageyt). C'est l'aire de départ qui détermine l'amplitude du déplacement : certains agropasteurs envoient leurs troupeaux à un rythme accéléré, les adultes qui restent sur les champs laissent aux jeunes la conduite des troupeaux. D'autres éleveurs, depuis une dizaine d'années, n'effectuent qu'une partie de la route vers les sources salées, et seuls les bergers et les jeunes gens accompagnent les troupeaux jusqu'au but.

Si pour les agropasteurs il est indispensable d'éloigner les animaux des zones cultivées, pour les éleveurs il est nécessaire de quitter les régions de mares infestées de moustiques et de mouches, et de laisser au repos les parcours de saison sèche. Pour tous, il s'agit d'utiliser un écosystème complémentaire : prairies d'hivernage à fort rendement et à valeur spécifique reconnue, sources ou forages artésiens à eaux riches en minéraux, terres natronées à même le sol, sont pour les animaux des compléments indispensables à leur régime annuel. Les troupeaux restés au sud et dépourvus de cette cure de saison des pluies sont affaiblis et souvent victimes de carences graves. Certaines tribus effectuent encore, en bonne année, un déplacement collectif mené jusqu'à son terme, mais elles ne constituent plus la majorité. Cette "cure salée" collective tend à se transformer en transhumance avec mouvements de faible ampleur du gros des familles, et accompagnement des troupeaux vers les Tegidda par les seuls jeunes gens ou bergers spécialisés.

Les Kel Geress, dont il a déjà été question, insérés en zone sédentaire (Birni-n-Kohni, Madaoua, Dakoro), vivant dans des villages, possèdent d'importants troupeaux d'ovins et de camelins, qui en saison sèche se rendent sur les jachères du Nigeria (région de Sokoto) et en saison des pluies gagnent les sources de Tegidda-n-tageyt, alors qu'une partie des ovins se dirigent dans la région du Fako Maydoulou proche d'Abala (Filingué).

Au nord de la région de cure salée, caractérisée par ses sources et son artésianisme jaillissant, les **Kel Ahaggar** qui nomadisent en saison sèche aux environs d'In Abangarit et dans le Tamesna font un mouvement inverse en saison des pluies vers Tegidda-n-tesement, Gélelé et les puits plus à l'ouest (In Atay, etc.). Les éleveurs nomadisent dans les plaines et sur les plateaux de la bordure ouest de l'Aïr : Kel Gharous, Ikazkazan, etc., et se déplacent également vers le sud au cours de l'été pour abreuver leurs troupeaux aux sources ou puits de Dabla et Aman-n-Tadant. Les éleveurs qui vivent en toute saison dans cette région de convergence estivale (Kel Fadey, Hoggars de l'Aïr... ne font que de petits déplacements au cours de l'année : ils effectuent cependant un mouvement vers le sud avant l'installation des pluies, comme pour aller à leur rencontre, et reviennent au point de départ, vers les parcours des plaines argileuses du nord d'In Gall lorsque les ressources fourragères se sont développées.

Tous ces éleveurs nord sahéliens que nous avons cités (Kel Ahaggar, Kel Gharous, Ikazkazan, Kel Fadey, Hoggars de l'Aïr) possèdent d'importants troupeaux camelins qui, en saison sèche, d'octobre à janvier ou février, sont conduits en zone présaharienne (In Abangarit, Timersoy) sur les pâturages d'alwat (*Schouwia thebaica*) qui peuvent les dispenser de s'abreuver.

À l'est des Iwellemmeden et au sud des Kel Owey de l'Aïr, on trouve les Touaregs issus du massif, qui, après y avoir transité, ont poursuivi une migration vers le sud. Ici encore, selon un même transect, on rencontre toute la gamme des situations du nord au sud, allant des éleveurs purs, aux agropasteurs et aux paysans. Dans les préfectures de Maradi et d'Agadez, les Touaregs effectuent des mouvements en saison des pluies lors de "cures salées" qui les conduisent vers Harandet au pied de la falaise de Tiguidit et Asawas. On retrouve le même processus décrit chez les Iwellemmeden. Les **Kel Ferwan**, qui occupent une zone qui va d'Aberdissinat au sud, au nord d'Agadez dans l'Aïr, ainsi que les **Igdalan** envoient leurs troupeaux dans les plaines de l'Ighazer au cours de cette période estivale.

Plus au sud, les éleveurs et agropasteurs (Kel Geress, etc.) participent au même mouvement mais avec les troupeaux conduits seulement par les bergers et les jeunes hommes. Plus à l'est encore, dans la préfecture de Zinder, les Touaregs du Damergou, de l'arrondissement de Tanout (**Mallamey, Mouzgou, Tamesgidda**, etc.) pratiquent des déplacements estivaux, alors que d'autres (**Mouzgou de Tarka, Immouzourag**) sont fixés dans des villages avec de nombreux **Bouzous** (Touaregs d'origine servile), qui cultivent de vastes surfaces, et se transforment parfois en paysans haoussa après avoir adopté la langue dominante. Dans l'arrondissement de Gouré, toujours plus à l'est, les Touaregs du Koutous et de l'Alakos, originaires aux aussi de l'Aïr, ont des mouvements conduits par les seuls bergers qui se transforment en transhumances de faible amplitude.

Les **Toubous** ne constituent qu'un groupe marginal d'éleveurs, de faible importance numérique, puisqu'ils n'atteignent pas 1 % de la populations totale nigérienne. Ils appartiennent à un vaste ensemble centré sur le Borkou au Tchad qui déborde au nord sur la Libye et à l'est sur le Soudan. Toubou est un terme d'origine Kanouri consacré par l'usage. Les Toubous s'appellent aux-mêmes **Teda** ou **Daza** : les premiers, originaires du Tibesti, sont à vocation chamélière, alors que les seconds élèvent surtout des bovins ; mais les uns et les autres possèdent tous les types d'animaux. Leurs troupeaux de chamelles sont conduits une partie de l'année (mi-octobre – mi-janvier) par des bergers en zone saharienne (Termit, Agadem). Si leurs campements se déplacent sur de faibles distances autour des puits dont ils ont l'usage, les hommes sont d'extraordinaires voyageurs n'hésitant pas à franchir des centaines, voire des milliers de kilomètres, pour se rendre sur des marchés ou visiter des parents.

Parmi les autres éleveurs, il faut signaler les **Arabes**, presque toujours minoritaires au sein d'autres populations pastorales : les **Daramshaka** vivant autour de Tassara (arrondissement de Tchinda Tabarden) sont inféodés aux Touaregs Iwellemmeden, d'autres tels les **Kunta** nomadisent aux côtés des Kel Fadey au nord d'In Gall, alors que d'autres encore, aux frontières du Tchad, constituent des rameaux de groupes plus importants (**Choa, Uled Sliman**) vivant au-delà de la frontière. Petites communautés de quelques milliers d'habitants, ces arabophones possèdent un élevage camelin relativement important.

La sécheresse de 1969-1974

Les troupeaux subirent des pertes très importantes (50 % des bovins, 36 % des ovins, 27 % des caprins) au cours de cette période. Ces pertes, en bovins particulièrement, furent plus sévères en zone pastorale qu'en zone agricole, ce qui augmenta la part relative des troupeaux du sud par rapport à ceux du nord. Des études récentes ont montré que la zone agricole (12 % de la superficie et 75 % de la population) comporte 20 UBT par km², contre 5 en zone pastorale (Swift, 1974). Au cours de cette période de sécheresse, les Peuls nomades abandonnèrent leurs parcours, dans une migration/fuite, dont ils sont coutumiers, alors que les Touaregs s'accrochèrent sur place grâce à leurs troupeaux plus diversifiés. Ils conservèrent des camelins et des caprins après la perte de la presque totalité de leurs bovins et ovins. Les Touaregs tentèrent sur place de mettre en cultures les abords des mares, des puits et des forages : ce fut une tentative spontanée de cultures de « contre-saison » avant que celles-ci ne soient devenues, une dizaine d'années plus tard, un projet national pris en main par les ONG "Organisations Non Gouvernementales" et l'administration.

En 1977, presque tous les éleveurs avaient regagné leurs parcours habituels : les Peuls Wodaabes avaient fait des voyages au long cours, alors que quelques familles touaregues avaient effectué de petits déplacements vers les villes ou les centres de distribution de vivres.

En 1981, les troupeaux étaient reconstitués à 80 % pour les bovins et à 110 % pour les petits ruminants. Cette sécheresse avait cependant amorcé de profonds changements dans les sociétés pastorales malgré ce retour apparent aux conditions de départ.

La crise de 1984

L'année 1984 connut dans la plupart des stations sahéliennes des minimums records. Cette saison des pluies catastrophique, survenant après une série d'années déficitaires, montra à l'évidence, dès la fin de l'été, que les ressources fourragères seraient incapables d'assurer la survie des troupeaux. Les éleveurs qui n'avaient pas oublié les difficultés de 1972-1973, encouragés d'ailleurs par l'administration, quittèrent la zone pastorale, dans leur grande majorité dès le mois d'octobre. Cette fois, et contrairement aux années 1972-1973, les mouvements concernèrent non seulement les Peuls, mais aussi les Touaregs qui gagnèrent la zone agricole avec leurs troupeaux. Ne restèrent sur place que quelques familles avec des vaches laitières en petit nombre, qui purent survivre sur les pâturages largement déchargés. Les éleveurs et leurs troupeaux effectuèrent des déplacements de 150 à 250 km vers le sud selon leur région d'implantation en saison sèche. Dans l'arrondissement de Tchintabaraden, les Touaregs de l'ouest gagnèrent la région de Dosso ou celle du sud de Tahoua ; ceux de la région d'In Gall, Abalak se rendirent sur les pâturages de Dakoro, Mayahi et Maradi. Dans tout le Niger, des mouvements de cette ampleur furent organisés : au cours de ces déplacements les pertes en bétail furent importantes. En 1985 tous les éleveurs n'avaient pas regagné leurs parcours habituels : ils avaient dû évacuer la zone agricole dense au moment des semis, mais certains étaient restés encore au sud de leurs anciens parcours. Cette aggravation brutale du déficit pluviométrique provoqua ainsi une mobilité générale des éleveurs, aidée par l'administration. Certaines tribus préparèrent leur départ en envoyant des responsables reconnaître les zones d'accueil : ce fut donc souvent moins une fuite précipitée du dernier moment qu'un déplacement organisé à l'avance, et décidé avant qu'il ne soit trop tard.

Les conséquences actuelles

Cette longue période de sécheresse (1969-1974) suivie d'années meilleures mais toujours déficitaires, aboutit à la situation catastrophique de 1984 et provoqua des changements profonds dans les sociétés pastorales. Comme l'ont bien noté les auteurs du rapport sur le développement pastoral (15, 18, 19), on peut constater :

- une augmentation des migrations vers les villes dans bien des cas cette migration concerne les hommes et les femmes ;
- une progression des activités agricoles, souvent dans les zones marginales où les pluies insuffisantes rendent aléatoires les récoltes de cette agriculture pluviale ;
- une mutation dans la possession du bétail, particulièrement chez les nomades proches des villes et chez les Peuls nomades Wodaabes. Des commerçants, des fonctionnaires, des citadins, achètent des troupeaux dont les éleveurs dépossédés deviennent les bergers. Autour de Tahoua, Maradi, Agadez, près de 60 % de l'ensemble des animaux (toutes races confondues) composant les troupeaux n'appartiennent pas aux pasteurs qui les gardent (4).

Aussi est-on en droit de se demander si les éleveurs ne sont pas menacés à terme d'être privés de leurs troupeaux, chassés de leurs parcours par manque de fourrage et d'être transformés en salariés d'hommes aux revenus supérieurs, pour la garde de troupeaux qui ne leur appartiennent plus.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

1. **Baroin M.** – Anarchie et cohésion sociale chez les Toubous. Les Daza Keserda (Niger). Paris, Maison des Sciences de l'homme. Cambridge Univ. Press, 1985. 455 p.
2. **Beauvilain A.** – Les Peuls du Dallol Bosso. Niamey, 1977. 274 p. (cartes h.t.). (Études nigériennes n° 42).
3. **Bernus E.** – Touaregs nigériens. Unité culturelle et diversité régionale d'un peuple pasteur. Paris. Éditions de l'ORSTOM, 1981. 509 p. (cartes h.t.).
4. **Bonfiglioli A.** – The changing structures of livestock ownerships among pastoralists in Niger. IDA. Development Anthropology Network. Bulletin of the Institute for Development Anthropology. Binghamton, New York. 1986, 4 (1) : 3-6.
5. **Bonte P.** – Production et échange chez les Touaregs Kell Gress. Thèse 3^e cycle, Paris, Institut d'Ethnologie, 1970.
6. **Bonte P.** – L'organisation économique des Touaregs Kell Gress. *In* : Creswell R., Éléments d'ethnologie. Paris, Armand Colin. Collection U, t.1, 1975, pp. 166-212 (carte p. 167).
7. **Boudet G., IEMVT** – Principaux types d'écosystèmes pâturés ; description des écosystèmes, synthèses cartographiques. *In* : Écosystèmes pâturés des régions tropicales, Paris, UNESCO, 1981. (Recherches sur les ressources naturelles n° 16.)
8. **Bourgeot A.** – Rapport de mission d'étude des agropasteurs Touaregs et Buzu de la région de Maradi. Univ. Bordeaux-II, DGRST, ACC, 1977.
9. **Chapelle J.** – Nomades noirs du Sahara. Paris, Plon, 1957, 449 p.
10. **Dupire M.** – Peuls nomades. Étude descriptive des Wodaabes du Sahel nigérien. Paris, Institut d'Ethnologie, 1962. 336 p. (1 carte h.t.).
11. **Dupire M.** – Organisation sociale des Peuls. Paris, Plon, 1970. 617 p.
12. **Dupire M.** – Les facteurs humains de l'économie pastorale. Niamey, 1972. 93 p. (Études nigériennes n° 6.)
13. **Horowitz M.** – Niger : a social and institutional profile. New York, Institute for Development Anthropology, 1983.
14. **Kintz D.** – Rapport de mission d'étude sur les agropasteurs de la région de Maradi. Univ. Bordeaux-II, DGRST, ACC, 1977.
15. **Maliki A.** – (Propos recueillis par). Bonheur et souffrance chez les Peuls nomades. Paris, EDICEF, Conseil int. langue française, 1984. 70 p.
16. **Poncet Y.** – Cartes ethno-démographiques du Niger au 1/1 000 000^e. Niamey, 1973. (Études nigériennes n° 32).
17. **Retaille D.** – La mise en place d'une région en Afrique sahélienne. Autour du Koutous, Niger oriental. Rouen, Univ. Hte-Normandie, Thèse 3^e cycle, 1983. 301 p.
18. **Swift J.** – Pastoral development in Central Niger. Final report of the Niger range and livestock project. Niamey, ministère du Développement rural, USAID, 1984.
19. **Swift J., Campbell B.** – Pastoral atlas of Central Niger. Niger range and livestock project, Univ. Niamey, USAID, 1984.